

Revue de presse

RAMDAM n°155 (mars/avril 2022)

Entretien réalisé par Sarah Jourden

INVITÉE

© Julie Artacho

ANNICK LEFEBVRE

Depuis 2015, *J'accuse* met en scène cinq femmes qui prennent la parole pour dire une société qui les tue. Il y a la fille qui implose, la fille qui agresse, celle qui intègre et celle qui adule, et puis la fille qui aime. Cinq voix qui portent en elles l'ADN de notre époque, explorent les marges et les bouleversements de nos mondes. La Québécoise Annick Lefebvre est l'autrice de ce texte qu'elle adapte pour la troisième – et dernière – fois : après la version originale québécoise et un détour par la Belgique en 2017, *J'accuse [France]* débarque à Toulouse à l'invitation du Sorano et de Sébastien Bournac, qui en signe la mise en scène... et ça promet d'être piquant.

**LE-
FEBVRE****« JE VEUX ÊTRE SOLDAT DU FÉMINISME »****Pourquoi adaptez-vous ce texte aux pays dans lesquels il est joué ?**

Je n'accepterais jamais de faire une adaptation d'un autre de mes textes sous prétexte qu'il y a des choses qu'on pourrait ne pas comprendre, qui ne sont pas évidentes. Ici, on reprend les mêmes personnages, la même quête. Mais comme ça jouait vraiment sur beaucoup de références, comme le projet de départ est vraiment de décortiquer l'ADN d'une société (en l'occurrence le Québec de 2015), j'ai accepté de l'adapter. Dans ce processus, il y a des choses qui me dépassent, des réseaux de sens que je maîtrise sur le coup, mais sans savoir à l'avance si ce sont les bonnes références. Je me repose donc beaucoup sur le jugement des équipes sur place.

Comment avez-vous travaillé à cette réécriture pour la version française ?

J'ai d'abord fait une espèce de parcours touristique de base pour voir ce qui s'offre à toi quand tu débarques quelque part. Qu'est-ce qu'on te dit de faire, de quoi on te parle dans les guides de voyage... Ensuite, j'ai fait des rencontres, je suis allée écrire dans des cafés, quand c'était encore possible. J'ai essayé d'être une éponge. À chaque rencontre, j'ai posé des questions, j'ai accumulé des expériences de personnes différentes pour me faire un portrait global. J'écoute aussi des trucs de culture populaire, je regarde la télé. Je veux voir ce que font les gens quand ils rentrent du boulot à 19 h, quel est leur mode de vie, quels sont les points de tensions sociales.

Au-delà du contexte, adaptez-vous aussi la langue ?

Au départ, je réécris l'histoire avec mes expressions. Et dans la dernière étape, je cherche les bonnes références, j'adapte le vocabulaire. Cette étape est vraiment laborieuse. Je suis une autrice qui ne sait jamais vraiment d'avance où elle va au niveau du sens. J'aime jouer avec le vocabulaire, tordre

les expressions pour créer une espèce de spirale, c'est comme ça que je travaille. Sauf que là, je me rends compte que j'ai moins d'expressions dans ma banque française. Le défi est là : j'ai un moins gros coffre à outils. J'ai toujours l'impression d'écrire la même chose, ça me trouble !

Après trois versions, est-ce qu'une forme d'universalité se dessine ?

Oui, des grandes lignes se dégagent. On est dans des sociétés qui ont des points communs. Tout le monde a un enjeu par rapport à la langue, à l'immigration. Tout le monde vit dans un contexte sociopolitique complexe, dans des sociétés divisées, individualistes. C'est un gros paquet de clichés tout ça, mais je pense que tout le monde est pris dans une spirale sociale qui avale, avec une classe moyenne de plus en plus pauvre, des gens surmenés, surtout les femmes parce qu'on n'est vraiment pas encore sorties d'une charge mentale assez oppressante... C'est aussi ça qui fait qu'à la base, je pensais que c'était possible d'adapter la pièce. Je pense que je n'aurais pas pu débarquer avec ces personnages et faire *J'accuse* [Ouagadougou]. Ça aurait été trop ailleurs, ça n'aurait pas tenu la route. Même si je réécris beaucoup la pièce chaque fois, ces axes deviennent universels dans des sociétés qui se ressemblent, sont construites sur le même moule.

Qu'est-ce qui ressort finalement de cette version française ?

Elle arrive quand même dans un contexte d'après pandémie/encore dans la pandémie. Sébastien [Bournac, le metteur en scène, NDLR] m'a dit : « Moi je ne veux pas qu'il y ait le mot Covid dans ce spectacle, je n'en suis pas capable. » J'étais assez d'accord. Sauf qu'au niveau social, ça change quand même le contexte. Sans le nommer, pour ces personnages qui sont vraiment à fleur de peau, c'est la goutte qui fait déborder leur

LE- FEBVRE

AN- NICK LE- FEBVRE

vase, c'est pour ça qu'ils prennent la parole. Je pense que ça a décuplé leur urgence. Ils sont encore moins sûrs d'eux-mêmes. Il y a comme une conscience/inconscience qu'ils sont à la croisée des chemins. On pose aussi la question de comment se réparer, comment avancer malgré tout.

Ces femmes qui prennent la parole sont pourtant loin d'être des modèles de vertu. La fille qui agresse, par exemple, peut même être franchement déplaisante...

C'est une fille relativement de droite, elle a ramé vraiment très fort pour avoir une petite entreprise, pour en être la patronne, mais pour au fond finalement tout faire et s'éreinter à l'ouvrage. C'est cet épuisement qui lui fait dire des choses horribles. Ce qui est important avec ce personnage, c'est qu'il y en a beaucoup, des gens comme ça. Au théâtre, ce sont souvent les méchants de service ou ceux dont on se moque. Mais moi j'ai une famille ; dans tous les dîners de Noël, il y a quelqu'un qui peut nous tenir des propos comme ça. Mon but, c'est de voir quel est le chemin qui peut nous mener à tant d'indélicatesse, à la haine des autres. Ce n'est pas pour l'excuser, mais comme tous les autres personnages, elle se situe dans une zone où personne n'est irréprochable.

Dès la première version en 2015 – avant la vague #Metoo, donc –, vous décortiquez certes la société mais c'est aux femmes que vous avez choisi de donner la parole... Pourquoi ?

C'était comme instinctif, j'ai pas pensé à mettre des hommes ! Probablement parce que je trouvais qu'il y avait peu de matière intéressante au théâtre pour les comédiennes de ma génération. Même si on était de plus en plus d'autrices, il y avait encore beaucoup de rôles assez stéréotypés, ou plutôt secondaires.

Peut-être aussi que de façon souterraine, je trouvais qu'on avait une place à prendre, une parole à libérer. Cette parole-là, elle s'est libérée depuis. Au Québec, le spectacle en 2015 n'était jamais analysé sous un angle féministe. Le théâtre ne voulait pas faire la com sous cet angle, le metteur en scène avait même choisi une équipe de concepteurs masculins pour faire contrepoids au texte. Quand on a repris en 2017 le même spectacle, dans le même théâtre, la réception critique a été totalement différente : tout à coup, on disait que le texte s'incluaient dans une lignée de théâtre féministe qui avait existé au Québec dans les années 1970-1980.

La question féministe a-t-elle pris plus de place dans les deux autres versions ?

En Belgique, en 2017, pas tant que ça. C'était difficile à saisir, la Belgique : quand je leur posais des questions sur leur identité propre, ils étaient souvent dans l'idée que beaucoup de personnalités belges étaient françaises. La culture belge du coup, à part Tintin et les frites... J'avais du mal à savoir qui étaient les figures militantes féminines belges. En revanche, quand j'arrive dans la France de 2022, ça devient un incontournable. Même dans le milieu du théâtre, actuellement, il y a un #Metoo théâtre. Je me suis demandé comment être solidaire de ce mouvement : en écrivant cette pièce, je n'ai pas d'autre choix que de prendre position. J'ai envie de prendre position. Je veux être soldat de ces mouvements.

Propos recueillis par Sarah Jourdren

***J'accuse* [France], du 15 au 24 mars, Théâtre-de-laCité, Toulouse.**

29 et 30 mars, Le Parvis, Tarbes.

Du 6 au 8 avril, Théâtre de l'Archipel, Perpignan.

13 et 14 avril, Théâtre Jean Vilar, Montpellier.

Revue de presse

LA TERRASSE n°297 (21 février 2022)

par Manuel Piolat Soleymat

Suite à une commande de Sébastien Bournac, l'autrice québécoise Annick Lefebvre a écrit une version française de *J'accuse*, texte à l'humour cinglant créé à Montréal en 2015. Cette nouvelle version est aujourd'hui mise en scène à Toulouse avec Astrid Bayiha, Agathe Molière, Julie Moulier, Clémentine Verdier et Jennie-Anne Walker.

L'idée initiale d'Annick Lefebvre, lorsqu'elle a écrit son premier *J'accuse*, était de décortiquer l'ADN du Québec en donnant la parole à des femmes. Après une version belge créée en 2017, c'est à présent sur la France que l'autrice porte son regard incisif en présentant cinq citoyennes françaises poussant un cri de révolte. « À travers ces cinq figures de femmes, déclare Sébastien Bournac, Annick Lefebvre nous fait découvrir cinq points de vue qui reflètent la diversité qui compose notre société. » Des points de vue qui « racontent nos vies, nos rires, nos espoirs, nos solitudes », poursuit le metteur en scène, « et s'élèvent contre les systèmes qui oppressent, les idées qui enferment, contre une spirale sociale qui avale tout. »

Revue de presse

L'ART VUES N°65 (février-mars 2022)



J'accuse

AU THÉÂTRE DE LA CITÉ À TOULOUSE

Née de la rencontre entre le metteur en scène Sébastien Bournac et l'auteure Annick Lefebvre, *J'accuse* est la version française d'une pièce déjà montée au Québec. Sur scène, cinq actrices prennent la parole comme elles pourraient prendre les armes. Tour à tour, elles exposent leur réalité quotidienne entravée de préjugés, du racisme, d'injustices sociales, de l'inertie des dirigeants ou encore de l'oppression du système. Dangereusement, courageusement, elles révèlent l'état de la société française à travers le regard d'une auteure québécoise. Un spectacle entre amour et haine, en prise directe avec la réalité, notre réalité.

**Du 15 au 24 mars, au Théâtre de la Cité.
Centre dramatique national de Toulouse.
Tél. 05 34 45 05 05. theatre-cite.com**

Revue de presse

JOURNAL DU THÉÂTRE DELACITÉ (février/mars 2022)

Vous avez créé J'accuse au Québec en 2015 : cinq monologues de femmes à l'énergie explosive. Une parole viscérale et mordante née de vos observations et de vos rencontres, ainsi que de votre envie de donner des rôles différents aux femmes de votre génération que vous trouviez sous-employées. Vous avez déjà réécrit ce texte pour la Belgique et vous le faites aujourd'hui pour la France à la demande de Sébastien Bournac. Pouvez-vous nous raconter comment s'est faite cette demande et quel travail spécifique d'écriture cela a représenté pour vous ?

ANNICK LEFEBVRE - Sébastien Bournac avait vu la pièce au Québec, il avait été interpellé par l'énergie qui s'en dégageait et nous avons commencé à correspondre. Nous avons ensuite profité d'un moment où nous travaillions tous deux à Bruxelles pour nous rencontrer. Lorsqu'il a vu que j'adaptais *J'accuse* pour la Belgique, il m'a proposé de le faire pour la France. La pièce étant pleine de références et très en prise sur la société dans laquelle elle se déroule, j'étais alors en train de prendre la mesure du fait que bien au-delà d'une adaptation, c'était en réalité d'une véritable réécriture qu'il s'agissait, mais j'ai accepté. Nous nous sommes revus au gré de mes passages en France et chaque fois notre désir de collaborer s'accroissait.

C'est une expérience étonnante que de s'adapter soi-même et dans sa propre langue... Mes personnages sont des archétypes, ils portent sur leurs épaules un certain nombre de clichés attachés à la société dans laquelle ils vivent. Pour trouver les bons personnages qui activent chez les spectateur-ric-e-s les questionnements et les émotions que je souhaite amener, il faut donc leur trouver le métier, la situation sociale et les références culturelles correspondants. Cela est passé pour moi par de nombreuses rencontres et une importante documentation, ainsi que plusieurs périodes de résidence d'écriture en France. L'exercice a été d'autant plus difficile que la pandémie et ses conséquences ont modifié de nombreux repères : depuis plusieurs mois, tout semble pouvoir devenir obsolète d'une semaine sur l'autre. Je me suis aussi appuyée, lors du dernier sprint des répétitions, sur le travail au plateau avec les comédiennes : ensemble, nous avons cherché des zones de tension, de contradiction et d'audace que je n'aurais pas pu porter seule. Ce qui est un peu vertigineux, c'est qu'aujourd'hui, lorsque je relis la version belge, il y a certaines références qui leur appartiennent et dont je n'ai plus le souvenir de tous les tenants et aboutissants. Je me dis que ce sera sans doute la même chose avec la version française, que ça va me dépasser. Je ne pourrai déjà pas savoir vraiment si les références et les personnages fonctionnent avant de les voir avec le public. D'habitude, lorsque j'écris, c'est pour aller toucher chez le-la spectateur-ric-e ce qui me touche moi, mais là, paradoxalement, j'aurai vraiment réussi le projet si je me sens un peu en décalage avec la salle, si les gens rient plus que moi, sont plus touchés que moi.

Revue de presse

LE BRIGADIER N°49 (mars 2022)

Entretien réalisé par Jérôme Provençal

36

#PROCÈS-VERBAL

Propos recueillis par Jérôme Provençal
Photos © Julie Artacho

ANNICK LEFEBVRE

FRACAS FÉMININS

Présenté en création par le théâtre Sorano
au ThéâtrédelaCité, dans une version
française inédite, mise en scène par
Sébastien Bournac, *J'accuse* fait jaillir sur
scène les voix de cinq femmes en colère, aux
personnalités et aux trajectoires différentes.

Toutes sont déterminées
à se faire entendre, coûte que coûte,
et à bousculer le cours des choses. Rencontre
avec l'autrice de ce texte virulent,
la dramaturge québécoise Annick Lefebvre.





***« LES PERSONNAGES FÉMININS
ME SEMBLAIENT ENCORE TROP
SOUVENT SUPERFICIELS
OU DE SIMPLES FAIRE-VALOIR
DES PERSONNAGES MASCULINS. »***

J'accuse est la deuxième pièce de théâtre que vous avez écrite. De quel(s) désir(s) est-elle née?

Le projet a été impulsé en 2013 à Montréal. Le désir directeur principal consistait à mettre en scène des femmes de ma génération à travers des personnages complexes et contradictoires. Même si de plus en plus d'auteurs s'exprimaient, les personnages féminins me semblaient encore trop souvent superficiels ou de simples faire-valoir des personnages masculins. J'avais vraiment envie de renverser ce mécanisme. En outre, je tenais à donner la parole à des personnes appartenant à des catégories sociales – notamment les classes moyennes – peu représentées au théâtre.

Intensément remué par la pièce, dans sa version originale québécoise, qu'il avait pu découvrir au moment de la création à Montréal en 2015, Sébastien Bournac, le directeur du théâtre Sorano à Toulouse, vous a proposé de la réécrire en l'adaptant à la France. Comment s'est déroulé ce travail ?

Nous ne nous connaissions pas. Sébastien a pris contact avec moi via les réseaux sociaux. Quand il m'a fait cette proposition, je travaillais sur une transposition du texte à la Belgique. Je savais donc déjà qu'il ne s'agit pas seulement d'ajuster en remaniant la langue ou en modifiant les noms et les références. Il faut procéder à une réécriture en profondeur, qui amène à changer environ les trois quarts du texte. C'est un long processus, passant par plusieurs étapes de travail. J'ai d'abord effectué un parcours touristique en France, principalement à Toulouse, afin d'appréhender comment le pays se présente aux étrangers. Lors de séjours ultérieurs, j'ai fait des rencontres, certaines un peu plus ciblées par rapport aux personnages en cours de construction. Durant toute cette période, Sébastien et moi avons évidemment beaucoup échangé sur le texte à venir et sur ce que nous voulions défendre ensemble. Ces échanges, comme ceux que je peux avoir avec les cinq comédiennes, stimulent de manière essentielle ma dynamique d'écriture.

Qu'est-ce qui vous a semblé le plus notable durant votre immersion en France?

La société française m'apparaît plus hiérarchisée que la société québécoise, en particulier au niveau administratif. Ceci étant dit, mon travail d'investigation a démarré en 2018. Les constats que j'ai pu établir dans un premier temps ont dû être renouvelés sous l'effet de la pandémie de Covid-19,

qui entraîne un bouleversement des normes et des relations sociales à l'échelle mondiale. Ce contexte transparaît forcément dans le texte et imprègne les personnages à des degrés divers.

Le titre de J'accuse reprend celui du plus que fameux pamphlet d'Émile Zola. Dans quelle mesure votre texte peut-il lui faire écho?

Aucunement (*rires*). Quand j'ai choisi le titre, j'ai bien sûr pensé à Zola et à l'affaire Dreyfus mais j'ai estimé que ce n'était pas si important, que le lien n'allait pas forcément être fait. Ce titre correspond parfaitement à ma pièce dans la mesure où chaque personnage féminin entretient des rapports d'accusatrice-accusée avec les autres. À un niveau plus large, les deux textes se font néanmoins sans doute écho, dans leur confrontation à l'ordre établi.

Avez-vous le sentiment que le théâtre contemporain – au Canada ou en Europe – manque de pugnacité, ne se saisit pas assez vigoureusement du réel?

S'agissant de l'Europe, pour ce que j'en perçois, j'ai le sentiment que c'est peut-être bien le cas. De façon générale, je pense qu'il est toujours difficile d'avoir le courage de ses convictions. Les artistes ont le privilège de pouvoir exprimer leurs opinions et traduire leurs impressions. Selon moi, ce privilège doit s'accompagner d'une grande responsabilité. À cet égard, s'emparer du réel et porter une parole militante, de façon vindicative ou plus intime, me semble très important.

J'accuse

15 au 24 mars / Théâtre de la Cité,
1, rue Pierre-Baudis, Toulouse / 05 34 45 05 05
theatre-cite.com

29 et 30 mars / Le Parvis, route de Pau,
centre commercial le Méridien, Ibos (Tarbes)
05 62 90 08 55 / www.parvis.net

6 au 8 avril / Théâtre de l'Archipel, avenue du
Général-Leclerc, Perpignan / 04 68 62 62 00
www.theatredelarchipel.org

13 et 14 avril / Théâtre Jean Vilar, 155, rue
de Bologne, Montpellier / 04 34 46 68 40
theatrejeanvilar.montpellier.fr

Revue de presse

INTRAMUROS N°463 (mars 2022)

Chronique de Jérôme Gac

8/THÉÂTRE

Le dessous des planches

› Prises de parole

Au Théâtre de la Cité, Annick Lefebvre donne la parole à cinq femmes dans "J'accuse", état des lieux de la société française mis en scène par Sébastien Bournac.

Sébastien Bournac a invité la Québécoise Annick Lefebvre à réécrire sa pièce "J'accuse" pour la scène du Théâtre de la Cité, où doit être créée la version française. À la fois manifeste politique et confessions intimes, ce texte donne la parole aux femmes de la génération d'Annick Lefebvre, sous la forme de cinq prises de parole. Avec "J'accuse", créé à Montréal en 2015, puis adapté pour la Belgique deux ans plus tard, la dramaturge dit avoir voulu « mettre de l'avant l'idée qu'un "militantisme du quotidien" pouvait être développé, au Québec, en 2015. Je voulais dire que chaque individu peut, à travers les connaissances pointues qu'il possède, poser des gestes concrets pour l'amélioration de la vie collective de tous. Or, moi, Annick Lefebvre, jeune auteure dramatique, comment est-ce que je peux utiliser mon bagage particulier pour éclairer notre société d'une manière différente ? Comment puis-je plonger dans un "militantisme de l'intime" ? Comment me pousser dans mes retranchements les plus radicaux ? Ma réponse à ces questions c'est "J'accuse". Cette pièce qui n'a rien à voir avec Zola ou l'affaire Dreyfus – sinon l'indignation devant l'état des choses. Cette pièce-portrait qui met la parole des femmes de ma génération de l'avant. Cette pièce féministe (oui, féministe!) qui s'éloigne des icônes de la mère, la vierge et la putain. Cette pièce où l'on s'ouvre la trappe par instinct de survie et par foi en des lendemains moins moroses. »



© François Passerini

incroyable. Le regard d'une autrice québécoise sur la société française m'intéresse. De façon plus générale, je me rends compte que je n'ai construit à ce jour que des compagnonnages avec des auteurs étrangers, le plus souvent francophones : Daniel Keene (Australie), Koffi Kwahulé (France, Côte d'Ivoire), Ahmed Ghazali (Maroc, Espagne), Jean-Marie Piemme (Belgique). J'ai besoin que mon travail de création se nourrisse d'une altérité culturelle ».

Sébastien Bournac mettra donc en scène une nouvelle version de "J'accuse", fruit d'une résidence « en im-

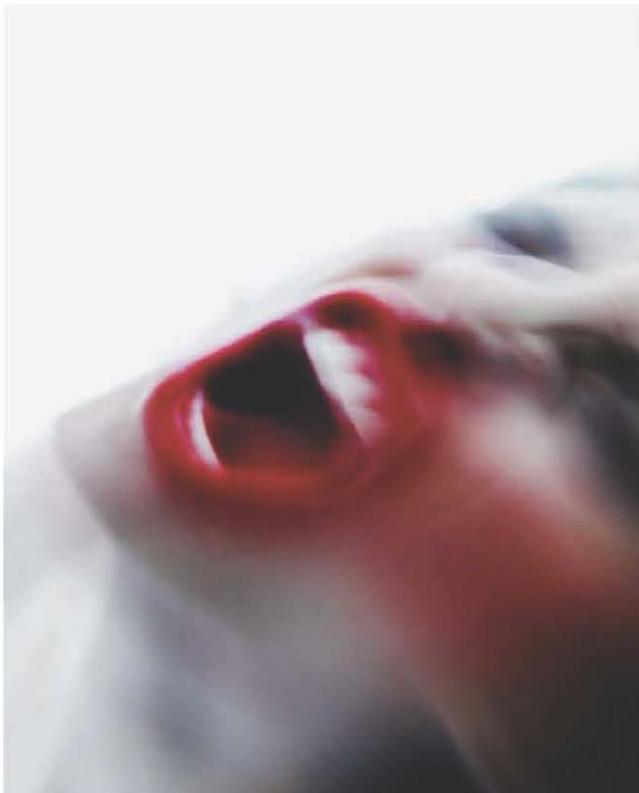
ersion dans la société française pour ancrer dans notre réalité française ces portraits de femmes au bord de l'implosion », confie le directeur du Théâtre Sorano. Les comédiennes Astrid Bayiha, Agathe Molière, Julie Moulier, Clémentine Verdier et Jennie-Anne Walker restitueront « cinq points de vue qui reflètent la diversité qui compose notre société et, surtout, condamnent toutes pensées simplificatrices qui ne s'attachent qu'au paraître. Ces cinq filles ne seront pas des personnages de théâtre, mais des citoyennes que nous croisons tous les jours dans la rue et qui, ici pousseront un cri de révolte. Elles nous parleront de notre pays, la France, de ses enjeux, de ses crises. Elles évoqueront notre culture, notre littérature, notre situation politique... Elles raconteront nos vies, nos rires, nos espoirs, nos solitudes et s'élèveront contre les systèmes qui oppressent, les idées qui enferment, contre une spirale sociale qui avale tout », poursuit Sébastien Bournac. "J'accuse" invite le spectateur à suivre le parcours et à entendre la pensée de cinq femmes « pour dresser un état de la société française. Chaque prise de parole avec son urgence nous plongera dans une existence, avec tous les combats qui y sont menés, aussi intimes soient-ils », prévient le metteur en scène.

› Jérôme Gac

• Du 15 au 24 mars (du mardi au vendredi à 20h00, samedi à 18h00), au Théâtre de la Cité (1, rue Pierre-Baudis, 05 34 45 05 05, theatre-cite.com ou 05 32 09 32 35, theatre-sorano.fr)

Revue de presse

BOUDU N°65 (mars 2022)



@ Alice LEVEQUE

Théâtre

L'INSTINCT DE SURVIE

L'autre soir, je regardais Pépé le Moko à la télé. Gabin qui dit : « T'as tort de penser à des trucs. T'as pas l'habitude. C'est ça qui te fait mal à la tête. » Le lendemain, j'en ricanais encore en m'attendant à cette notule sur J'accuse, à l'affiche du Théâtre de la Cité du 15 au 24 mars. Fruit de « petites enquêtes d'observations sociales » sans rapport avec Zola, le quintuple monologue féminin de la Québécoise Annick Lefebvre a maintenant une version française, et c'est la Cie Tabula Rasa de Sébastien Bournac qui en a passé commande à l'auteur. En VO, il y avait une vendeuse de bas-nylon qui encaissait les coups, une patronne qui plaquait sa PME, une travailleuse sociale, une fan d'Isabelle Boulay, une fille de plume. « Que des filles avec de la drive et beaucoup (trop) d'ambition. Que des filles qui s'expriment par instinct de survie. » Chez nous, on trouvera d'autres accents mais les mêmes questions à vif qui taraudent les femmes, quand elles y pensent.

J'accuse (France) au TdIC du 15 au 24 mars, par le Sorano

Revue de presse

CULTUREDECONFITURE.FR (16 mars 2022)

par Julien

Les femmes s'emparent du Théâtre de la Cité

J'accuse. Un verbe qui vous fait immédiatement penser à Émile Zola. Et en effet, il y a un peu de ça dans l'écriture d'Annick Lefebvre. Et peut-être même des échos d'Olympe de Gouges. Car sa pièce *J'accuse* est un pamphlet. Cinq prises de parole au féminin pour dénoncer, pour faire entendre l'état de la société française contemporaine.

J'accuse, une adaptation française

Annick Lefebvre avait déjà écrit une version québécoise de sa pièce *J'accuse* en 2015. Lorsque le metteur en scène Sébastien Bournac l'a découverte, la pièce a trouvé un écho avec ses propres aspirations artistiques. Ainsi est née la commande d'une version française (alors même que la dramaturge œuvrait aussi pour une adaptation en Belgique).

Ce ne sont pas que le lexique et les tournures de phrases qui changent du québécois au français, ce sont aussi les références culturelles et l'ancrage dans l'actualité. Ainsi croise-t-on au détour de ces cinq récits le ténébreux Nikos Aliagas et entend-on quelques notes de Clara Luciani, Joséphine Baker... et Céline Dion !

L'écriture d'Annick Lefebvre est ciselée, les phrases forment presque des virelangues astucieux et périlleux. C'est un tour de force pour les cinq comédiennes de s'emparer de ce texte dense, puissant et retors. L'interprétation est impressionnante.

Portrait de cinq citoyennes d'aujourd'hui

On retrouve formellement dans *J'accuse* la signature scénique de Sébastien Bournac : le goût du monologue, celui du discours adressé directement au public, celui d'un décor non réaliste. On pense bien sûr au seul en scène *À vie* qu'il avait créé en 2021, mais aussi à *J'espère qu'on se souviendra de moi* en 2016 qui prenait déjà la forme de témoignages successifs. Cette fois, c'est aux femmes qu'il donne la parole.

Homme ou femme, on se reconnaît nécessairement dans ces témoignages, même si ces problématiques prennent une tout autre ampleur quand ils sont dits au féminin : une aide-soignante à domicile, une cheffe d'entreprise, une bibliothécaire, une fan de Céline Dion (c'était Isabelle Boulay dans la version québécoise et Lara Fabian dans la version belge) et une auteure contemporaine qui aurait pu être Annick Lefebvre herself. Les portraits-témoignages auraient pu encore être plus nombreux, mais ces 5 monologues permettent suffisamment de variations, de changements de style pour remplir d'émotions les 2h30 du spectacle.

Revue de presse

LA DÉPÊCHE DU MIDI (19 mars 2022)

par Nicole Clodi

« J'accuse » : Cinq femmes en colère

A coups de « C'est pas vrai que... », elles dénoncent les préjugés dont elles sont victimes. Mais pas que... « J'accuse » est proposé au Théâtre de la Cité jusqu'au jeudi 24 mars

C'est en 2015 que Sébastien Bournac avait découvert Montréal la pièce « J'accuse ». « J'avais été séduit par le texte et par la connivence qu'induisait la pièce avec le public » souligne-t-il. Quelques années plus tard, le directeur du Sorano voit à l'affiche à Bruxelles, cette même pièce dans sa version belge, le principe même de la pièce étant de dénoncer, à travers la prise de parole de cinq femmes, les maux dont elles souffrent et dont souffre leur société. Il demande alors à l'auteure, la québécoise Annick Lefebvre, de créer une version française dont il réaliserait ensuite la mise en scène. C'est aujourd'hui chose faite et voilà « J'accuse » proposé sur la scène du Théâtre de la Cité.

Avocates et procureurs de leurs propres vies

On prévient : ça balance sévère. Prenant chacune, successivement, la parole, à la fois avocates et procureurs de leur propre vie, elles dénoncent, à coups de « C'est pas vrai que », les préjugés qui leur colent à la peau. La première sera l'auxiliaire de vie sans vie. Assommée par un travail aussi morne que ses jours. Sans reconnaissance. Seule. Puis la chef d'entreprise, un brin autoritaire, contrainte d'en faire deux fois plus, parce qu'elle est une femme. Perdue entre les normes imposées, la survie de son entreprise, les demandes de ses salariés. Seule elle aussi. Pas le temps pour une famille. La troisième est une jeune femme noire vivant dans le 93, Française, née en France, se sentant pourtant, en permanence exilée dans son propre pays, marquée du sceau discriminant de la différence. En plein wokisme souhaitant entre autres déboulonner la statue de Colbert. Toutes accusent, crient leur douleur et leur rage. Puis, apportant une respiration manière de faire évacuer la pression, surgit la fan de Céline Dion qui,



Les cinq comédiennes- de choc- de « J'accuse »/DR .F. Passerini

elle retourne le gant. Faible résultat culturel d'une époque, elle accuse l'auteure Annick Lefebvre de sa prétention culturelle. Pourquoi ce mépris ? A-t-elle, elle, réunit 55 000 fans dans un stade ? Ils servent à quoi ses mots ? Enfin, il y a la fille qui aime trop, qui souffre du chagrin d'une amitié rompue. Trop sensible pour ce monde de brutes, Une fille qui rêve d'un tendre hug.

Les monologues d'une belle longueur (un peu trop peut-être) sont lancés comme des boulets de canon par cinq comédiennes dont on saluera la performance, d'autant plus que quinze jours auparavant, fin février, les textes d'Annick Lefebvre n'étaient pas bouclés. Ça a du punch, ça claque, ça interpelle, on rentre dans ces vies avec, aussi, un peu d'effroi. « Je me suis vite aperçue qu'il ne suffisait pas de changer les références d'un pays à l'autre pour que les textes fonctionnent » soulignait l'auteure lors du bord de scène proposé jeudi, à l'issue de la représentation. « Je suis venue des mois en France et ce « J'accuse » c'est ce que pays peut représenter pour les étrangers ». Le tableau, une Eau-forte, est à découvrir jusqu'à jeudi au Théâtre de la Cité.

Nicole Clodi

Au Théâtre de la Cité, samedi 19 mars à 18h et du mardi 22 au jeudi 24 mars à 20h. Tarifs : de 12 à 20€. Tel 05 34 45 05 05

Revue de presse

GAZETTE DU MIDI (21 mars 2022)

Théâtre. Au Théâtre de la Cité jusqu'au 24 mars.

J'accuse!

Sébastien Bournac, le directeur du Théâtre Sorano, met en scène, pour la compagnie Tabula Rasa, *J'accuse*, d'après le texte d'Annick Lefebvre. *J'accuse* dresse un état de la société française à travers le regard incisif et l'humour cinglant de l'autrice québécoise. Elles sont cinq. Elles ragent. Ces femmes prennent dangereusement la parole comme d'autres prennent les armes. Elles exposent leur vie banale, déterminées par instinct de survie à s'élever contre ce qui les étouffe, pollue leur quotidien et entrave leur avenir : préjugés, racisme, injustices sociales, inertie des dirigeants, oppression d'un système... Une partition verbale et visuelle en prise directe avec notre réalité, qui hurle à l'amour et vous percute en pleine face.

*Une coproduction du
Théâtre du Sorano et du
Théâtre de la Cité.*

05 34 45 05 05

www.theatre-cite.com

Revue de presse

I/O GAZETTE (31 mars 2022)

par Pierre Lesquelen

Écrire du fucking théâtre

« J'accuse » est en train de devenir une oeuvre mondiale. Le metteur en scène toulousain Sébastien Bournac a commandé à Annick Lefebvre une réécriture française de ce texte créé à Montréal en 2015, qui a déjà connu une version belge deux ans plus tard. Les cinq récits féminins qu'il juxtapose sont traversés par une icône chaque fois différente (Isabelle Boulay au Québec, Lara Fabian en Belgique, et ici Céline Dion), des effets de réel bien sûr modifiés, mais surtout des enjeux sociaux et politiques qui sont imposés par le pays où ils s'incarnent.

Il est tout à fait passionnant qu'Annick Lefebvre problématise en permanence son geste d'écriture et de réécriture. A l'heure où le théâtre de témoignage (celui de Didier Ruiz, de Julie Bérés...) cherche souvent à confondre l'acteur-rice et son personnage, un pur geste d'autrice pourrait sembler trop fictionnel et trop vampirisant. Lors de la quatrième intervention, le dispositif se retourne contre l'autrice, d'abord interpellée par la protagoniste (« Celle qui adule ») qui l'accuse de vouloir enliser (comme « Mouawad ») ses héroïnes dans le pathos et la dévotion naïve, puis forcée d'apparaître elle-même pour s'exposer et froisser le fucking theatre qu'on lui reproche par une percée définitive du réel. A cette mise à l'épreuve du réalisme oral s'ajoute une confrontation permanente de la rhétorique et de l'intime. Alors que le titre du spectacle laissait supposer une charge permanente des discours, confortée par la dénomination périphrastique des deux premières intervenantes (« celle qui impose » et « celle qui agresse »), ces témoignages souvent rythmés par l'anaphore opposent à la traditionnelle rhétorique masculine une parole plus tremblante, plus indisciplinée, moins linéaire et d'autant plus indomptable.

Le texte d'Annick Lefebvre illustre alors ce que théorisait Hélène Cixous quarante ans plus tôt dans « Le Rire de la méduse » : l'homme s'exprimant face à une assemblée n'engage que le masque alors que la femme y met tout son « corps. » La mise en scène de Bournac poursuit intelligemment cette dialectique, puisque chacune des interprètes évolue dans une zone indéterminée entre l'espace public (celui où le discours est forcé de se formaliser, de s'adresser) et l'espace intime, où ce discours se brise, perd ses grands effets rhétoriques puisqu'il est dit d'abord pour soi. La scénographie, faite de structures modulable armées de projecteurs souvent éteints, fait elle aussi de la scène le lieu d'un concert en berne, qui préfère aux chanteuses à voix et à leurs poèmes universels des femmes aux mots pesés et singuliers. Les cinq actrices (mention spéciale pour Julie Moulrier) sont opportunément choisies et dirigées car elles allient une maîtrise verbale et une fragilité performative, qui déformalise encore davantage la matière textuelle qu'elles ont à dire. Les mouvements un peu obligés de la scénographie, qui délimitent à chaque témoignage un nouvel espace dont nous peinons parfois à cerner la nécessité dramaturgique, redoublés par des effets sonores et visuels parfois superflus, auraient pu être contenus pour donner plus de performativité et moins de théâtralité à ce « J'accuse » qui montre à nouveau que Sébastien Bournac (depuis « A vie » au Festival d'Avignon) s'engage dans une réinvention judicieuse du théâtre testimonial.

Revue de presse

SNOBINART.FR (14 avril 2022)

par Peter Avondo

Sébastien Bournac fait du f*cking théâtre avec « J'accuse »

À peine sortie de création, la version française de J'accuse de l'autrice québécoise Annick Lefebvre prend vie jusqu'à ce soir au Théâtre Jean Vilar de Montpellier. Sous la direction de Sébastien Bournac, les cinq comédiennes au plateau portent un texte puissant et criant de quotidienneté.

Au commencement était le verbe. Non, on ne vous parle pas du plus grand best-seller de tous les temps, mais bien de la dernière création de la compagnie toulousaine Tabula Rasa, qui présente jusqu'à ce soir à Montpellier un *J'accuse* des temps modernes qui renoue avec l'essence du texte au théâtre. Initialement écrite au Québec, puis adaptée pour la France par son autrice Annick Lefebvre, cette pièce nous sort incontestablement de notre confort de spectateur pour partager, le temps d'une représentation, les douleurs, les peines, les joies aussi et les ambitions des cinq femmes qui prennent tour à tour la parole.

Le plateau est presque nu. Seulement quelques éléments techniques, quelques rails de projecteurs, des portants et des câbles jonchent la scène sans logique apparente. Comme laissés là par hasard à la fin d'une répétition écourtée, comme un message adressé au public qui dirait « Voilà, il y a le théâtre des apparences et celui qui se vit. C'est celui-ci qui va se jouer ce soir ».

L'écriture de Lefebvre est suffisamment précise et juste, puissante dans sa banalité, pour s'affranchir des fards et des grands décors. *J'accuse* se défait même des dialogues. Chacune des cinq comédiennes vient se confier aux spectateurs dans un long monologue avant de laisser place à la suivante. C'est osé, on a presque affaire à cinq pièces mises bout-à-bout si ce n'était le lien qui les unit malgré elles. C'est osé, mais ça fonctionne. À tel point que je me suis parfois laissé surprendre à retrouver un esprit Lagarce dans ces paroles. Pas dans la structure des textes à proprement parler, mais dans l'importance donnée à chaque terme, dans cette capacité à transformer des mots du quotidien en performance de théâtre.

Mais d'ailleurs, pourquoi ces cinq femmes ont-elles besoin, là, de se retrouver sur une scène pour parler de leurs vies ? Qu'ont-elles à nous dire ? Beaucoup et peu, en vérité. Beaucoup parce que le flux de leurs paroles est important, parce qu'enfin on les laisse s'exprimer sans les interrompre, et parce qu'on est arrivé à ce moment crucial où il faut que ça sorte. Peu, aussi, car après tout aucune de leurs situations respectives n'est vraiment extraordinaire. Bien au contraire et c'est de cette écrasante normalité qu'elles tirent leurs introspections, leurs bilans de vie, leurs constats.

Nous évoquons ce qui les lie, ces femmes aux vies bien différentes. Le voilà le nœud de connexion, cet ordinaire d'où découle aussi un autre point commun : le parcours de confession. Et là, quitte à pousser à l'extrême l'intellectualisation de la pièce, on en vient à comparer chaque

prise de parole avec un deuil. L'une après l'autre, les comédiennes finissent par suivre le même schéma, ces fameuses phases du deuil qui passent par le déni, la colère ou la résignation. Tour à tour, les personnages se déconstruisent du regard d'autrui pour enfin se reconstruire en traçant leur propre voie. En s'accrochant à des repères à priori anecdotiques que sont les émissions de télé ou les chanteuses populaires, elles laissent tomber leurs masques et se retrouvent face à elles-mêmes.

On notera enfin un travail de la scénographie qui porte crédit à l'ensemble, notamment par la lumière qui évolue en douceur au gré des confessions, et qui parvient même à se faire oublier de par sa pertinence. J'accuse est décidément une performance collégiale réussie, un pari gagnant pour Tabula Rasa et Sébastien Bournac qui proposent un « fucking théâtre » ancré dans la réalité.

Revue de presse

L'ŒIL D'OLIVIER [LOEILDOLIVIER.FR] (15 avril 2022)

par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Aux femmes etcétera...

Au théâtre municipal Jean Vilar de Montpellier, Sébastien Bournac, directeur du Théâtre Sorano à Toulouse, porte à la scène la version française de J'accuse, une pièce coup de poing de l'autrice québécoise Annick Lefebvre. Portée par cinq comédiennes lumineuses et engagées, cette galerie de portraits en creux des femmes d'aujourd'hui frappe juste et fort.

Ce n'est pas vrai qu'hier l'on m'a vu dans les rues de Montpellier. Ce n'est pas vrai que je chante à tue-tête dans la voiture qui m'emmène dans le quartier de la Paillade, La Grenade de Clara Luciani ou Pour que je t'aime encore de Céline Dion. Ce n'est pas vrai que je ne connaissais pas le Théâtre Jean Vilar. Ce n'est pas vrai que le texte d'Annick Lefebvre qui emprunte son titre au fameux *J'accuse* de Zola, s'en inspire assurément. Ce n'est pas vrai que ce n'est qu'une pièce de femmes.

En finir avec les clichés

À travers une succession de paroles commençant par Ce n'est pas vrai, cinq femmes de toutes origines, de tous milieux sociaux, tentent d'esquisser en creux le contour de leur identité, de leur caractère, de leur place dans la société. S'amusant des préjugés qui leur collent à leur peau, des clichés qui font d'elles forcément des archétypes, elles se libèrent douloureusement parfois, féroce souvent, des faux semblants qu'une société qui range tous les individus dans des cases en fonction du genre, de la couleur de peau, du métier. Mots crus, méchantes cabales et autres réflexes de pensées pavloviennes, elles étrillent les bien-pensances, les normes, élèvent leur voix contre les carcans qui les enferment, les systèmes qui oppressent, les idées qui les réduisent à des stéréotypes.

Portraits crachés

Aide-soignante inévitablement mal fagotée, cheffe d'entreprise forcément masculine, femme noire évidemment étrangère, fan de Céline Dion indubitablement bimbo sans cervelle, autrice aux amitiés particulières nécessairement lesbienne, Annick Lefebvre croque en prêchant le vrai, le faux des personnalités types de citoyennes françaises. Plume acérée, humour volontiers cinglant, l'autrice canadienne, à la demande de Sébastien Bournac, pose son regard incisif, lucide, sans concession sur la société française et adapte son uppercut théâtral au contexte socio-politique hexagonal. Dénonçant la capacité de chacun de cataloguer, elle offre à cinq femmes- fictives et pourtant bien réelles – la possibilité d'exprimer leur rage, leur frustration, leur fêlure au-delà de leur apparence, de leur image papier glacé.

Confessions intimes

La plume étant plus efficace que l'épée, la douce Astrid Bayiha, la pétillante Agathe Molière, la détonante Julie Moulrier, la délicate Jennie-Anne Walker et la flamboyante Clémentine Verdier donnent avec talent fou et engagement, leur voix, leur physique, leur personnalité à cette moitié de l'humanité, ces femmes de l'ombre, ces mères, ces amantes, ces célibataires, ces asexuées, ces êtres uniques autant que communes. Exposant sans filtre la banalité de leur quotidien, égratignant leur belle et figée image d'Épinal, elles brisent tabous, fausses vérités, rompent les liens avec un système qui malgré les évolutions a bien du mal à se répartir d'une forme endémique de patriarcat et de colonialisme, qui les étouffent et les étouffent.

Vitalement nécessaire

Fraîchement créée au Théâtre de la Cité à Toulouse, *J'accuse [France]* arrive au terme d'une première tournée test. Mise en scène avec justesse, épure et ingéniosité par Sébastien Bournac, la pièce brûlot d'Annick Lefebvre fait feu de tout bois, touche juste en titillant nos consciences depuis trop longtemps engourdies et apathiques aux petites violences du quotidien. Resserré, peaufiné, le spectacle, déjà très prometteur, fait partie de ces œuvres vitales et nécessaires pour changer demain, édifier les nouvelles fondations d'une société plus juste, plus égalitaire, plus humaine. Une claque théâtrale, un défouloir aux frustrations qui fait un bien fou !

Revue de presse

LE TRAVAILLEUR CATALAN (15 avril 2022)

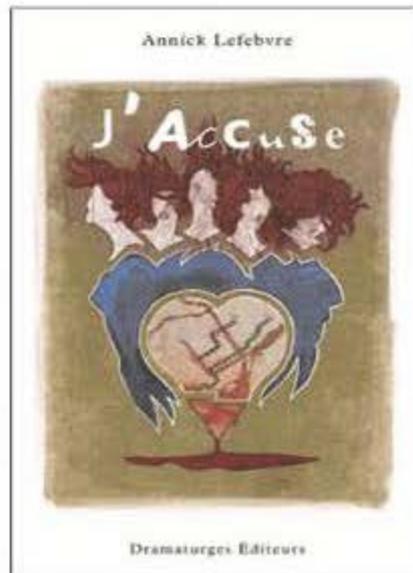
par N.G.

Paroles de femmes

L'Archipel proposait trois représentations de « J'accuse (France) », un texte féministe de la québécoise Annick Lefebvre réécrit pour la France.

L'équipe de l'Archipel s'attache à faire connaître la riche diversité des auteurs de théâtre d'aujourd'hui. La québécoise Annick Lefebvre fait partie de cette génération de créateurs profondément immergés dans la société de leur temps et qui entendent en faire bouger les lignes. Son texte *J'accuse*, écrit en 2015 pour une mise en scène à Montréal, n'a pas grand-chose à voir avec celui de Zola, si ce n'est la même vocation de dénonciation. Il met en scène cinq femmes, au Québec, aux débuts de leur vie d'adulte, qui exposent leurs expériences de vie. Le but avoué de l'auteure étant de « *décortiquer l'ADN du Québec en 2015, ce qui était refoulé, en donnant voix à des gens qui s'expriment peu.* » Le metteur en scène Sébastien Bournac, fasciné par cette réalisation, a demandé une réécriture pour la

France, « *j'avais envie de parler de la France maintenant.* » D'où cette recreation franco-québécoise pour laquelle Annick Le-



febvre s'est prise au jeu de « *décortiquer l'ADN français pour livrer des constats, montrer ce qui nous déchire et ce qui nous fait rire.* » Sur une scène faiblement éclairée, au décor minima-

liste, cinq femmes vont défiler, chacune déclamant un long monologue lourd de ses rancœurs, de ses failles, de ses aspirations. Cela va de l'auxiliaire de vie pour personnes dépendantes, à une groupie d'Isabelle Boulay et Céline Dion, en passant par une PDG cynique, une fille de l'immigration en butte aux discriminations, à une amoureuse envers et contre tout, peut-être une image inversée de l'auteure, ou une façon de lui régler son compte. La forme est originale et les cinq comédiennes épatantes de talent et d'abattage. C'est pathétique, souvent drôle, vrai manifeste féministe, salutaire combat contre les préjugés et mise en lumière des dysfonctionnements de la société française. Du théâtre de haut niveau d'exigence, parfois difficile à suivre... Cinq monologues, tout de même !

N.G.